

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 281—SAMEDI, 21 SEPTEMBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Entre le potage qui fume
Et le poulet fort bien rôti,
Minet se sent en appétit
Et sa convoitise s'allume.

Lequel des deux va-t-il choisir ?
La soupe est près de sa moustache,
L'obstacle excite le désir :
Son oeil sur le poulet s'attache.

Cet oeil se fixe tout entier
Sur le morceau qu'il magnétise....
Allozn, Minet, pas de bêtise :
Prends le poulet, sac à papier !

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 21 SEPTEMBRE 1889

Promenade à travers l'Exposition Universelle

SOMMAIRE

TEXTE : Promenade à travers l'Exposition-Universelle, par P. Colonnier.—Chronique : Développement intellectuelle et professionnel chez les femmes, par Catherine Parr.—Revue générale, par G.-A. Dumont.—Notes historiques.—Biographie de M. W. Chapman.—Poésie : Souvenir de promenade, par Paul Durand.—Chansons canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Étymologies, par Hector Servadee.—Poésie : Au coin de l'aube, par Lorenzo.—Nos gravures : Le cardinal Guilbert.—Bibliographie.—Choses et autres.—Variétés.—Les échecs.—Récréations de la famille.—Feuilletons : Sans-Mère (suite) ; Les Mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Salon de 1889 : " Convoitise ".—Premier pique-nique annuel des lithographes de Montréal : Les membres du comité.—Vue du pont de Belœil.—Portrait de M. W. Chapman.—Portrait de Son Eminence le cardinal Guilbert.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LES GROS LOTS

Au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, les principaux lots ont été réclamés par les personnes suivantes :

M. F.-X. Charbonneau, 173, rue Roper, Pointe Saint-Charles, \$50.00 ;

M. Edouard Houle, 288, rue Lagachetière, Montréal, \$25.00 ;

M. F.-X. Dupuis, 170, rue Vinet, Sainte-Cunégonde, \$10.00.

Les primes ci-dessous ont été réclamées après la publication de la dernière liste :

M. Léandre Chevrier, Canada Hôtel, Ste-Scholastique, \$10.00 ; M. J.-A. Fournier, Lac Mégantic, \$4.00.

La semaine prochaine, nous publierons la liste complète des réclamants.

A NOS LECTEURS

Vous avez pu reconnaître que les essais que nous avons faits de notre nouveau système de photogravures ont parfaitement réussi, après les quelques tâtonnements inévitables en pareils cas, et que le succès a récompensé nos efforts.

Nous venons vous prier de devenir en quelque sorte collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, en nous envoyant les photographies de vues ou les portraits de personnes notables de la localité que vous habitez.

En ce faisant, vous contribuerez à faire mieux connaître notre pays, et vous serez certainement heureux de voir reproduits, dans un journal dont la circulation augmente tous les jours, les sites qui vous sont chers et les portraits de personnes qui ont rendu des services à notre cher Canada.

Veillez adresser ces photographies à l'adresse suivante, avec le nom du photographe :

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiroir 2034, Bureau de Poste,
Montréal.

Maintenant que nous avons bien vu tout ce qui entoure le grand Palais général proprement dit de l'Exposition, nous allons nous hasarder à pénétrer à l'intérieur. Le plan de ce palais présente à peu près la forme d'un Ω renversé : les deux branches de la lettre sont formées par les deux palais des Beaux-Arts et des Arts-Libéraux, tandis qu'entre ces deux branches s'étendent les beaux jardins que nous avons déjà visités ensemble, et qu'au fond s'élève le majestueux dôme central.

Nous allons commencer par le Palais des Arts-Libéraux ; ce palais est en tout point semblable à son vis-à-vis, celui des Beaux-Arts, du moins pour ce qui regarde l'extérieur. Ces deux constructions se font pendant et elles forment les ailes magnifiques du grand bâtiment du fond. Je ne saurais vous en donner de description plus exacte et plus simple que celle que je trouve dans un ouvrage très bien fait sur l'Exposition-Universelle.

Chacun d'eux a sa coupole ; chacun d'eux a sa charpente en treillis de fer, élégamment conçue, apparente au dehors, mais revêtue d'un vernis bleu clair qui est loin d'être désagréable à l'œil et qui donne même à tout l'édifice, où domine cette nuance azurée, quelque chose de léger, de gai, de tendre, on dirait volontiers de céleste, comme il convient d'ailleurs au royaume d'Apollon. Les intervalles laissés par le croisement des barres métalliques sont remplis, dans les montants, par des terres cuites moulées ; dans les grands panneaux, par des briquetages aux milles couleurs ; dans les frises par des ornements en relief et en couleur, au milieu desquels on peut s'amuser à lire, gravés en lettres d'or sur plaque bleue, des noms d'hommes célèbres—inscriptions dont nos édifices récents, et cette Exposition en particulier, ont un peu abusé. Quoi qu'il en soit, dans tout cet édifice les colorations se marient sans tapage, sans discordance, de manière à laisser à tout l'ensemble une tonalité constante, une harmonie assez douce.

La coupole est aussi d'un bleu clair, mais resplendissant. On la croirait faite en porcelaine ou en émail cloisonné ; elle surgit au milieu d'une toiture passablement étendue qui avait besoin d'être rachetée par un élancement gracieux et hardi.

Le point culminant est à 184 pieds du sol ; la hauteur générale de la nef est de 100 pieds ; la longueur du palais est de 820 pieds ; la largeur de 278 pieds.

La galerie qui sépare cet édifice des autres s'ouvre au dehors par des entrées monumentales en maçonnerie, qui rompent heureusement l'uniformité des lignes métalliques, forcément raides et grêles.

Sur la façade qui regarde les jardins intérieurs de l'Exposition règne un portique destiné à des cafés ou restaurants, et devant ce portique une terrasse à balustrades et à perrons.

Bref, on ne dira plus comme en 1867 et en 1878 que rien d'artistique, rien de poétique n'annonce aux yeux la demeure des arts et qu'on s'est contenté pour eux d'une baraque à peine déguisée. L'architecte a tout ingénieusement combiné cette fois pour rendre leur hôtellerie brillante et luxueuse.

A l'intérieur, les deux Palais, celui des Arts-Libéraux et celui des Beaux-Arts, ne se ressemblent plus. Ils sont aménagés chacun à leur façon. Ils se composent bien, l'un comme l'autre : 1o d'une nef coupée, au centre, par la haute salle du Dôme ; 2o de bas-côtés à deux étages qui semblent servir de contreforts à la nef et s'étendent à droite et à gauche sur toute sa longueur. Mais pour le surplus, la distribution est différente.

Tout le pourtour intérieur du Palais des Arts-Libéraux forme une tribune.

Tout le milieu est occupé par un ensemble de pavillons à terrasses qui communiquent de place en place avec la tribune du pourtour. Parlons d'abord d'eux.

Ces pavillons, tous de style uniforme (l'architecte qui en a donné le dessin est M. Sédille), se divisent en cinq corps distincts : l'un, placé au centre, est circulaire ; les autres forment des carrés évidés au milieu.

Ils sont entièrement construits en charpente de bois, peinte en vert sombre avec des filets blancs, des balustrades d'un rouge sombre et des plaques noires où se lisent des inscriptions en lettres d'or ; ils n'ont rien de la gaieté qui règne au dehors ; et cela se conçoit : on les a voulus, sévères et pédagogiques, parce qu'ils renferment un enseignement, ce qu'on appelle des *leçons de choses*, et un enseignement grave, solennel, s'il en fût : une évocation du passé momentanément tiré de sa tombe, et replacé devant nos yeux, par ses œuvres mêmes, ou du moins par des spécimens de ses œuvres, reliques ou débris, collectionnés avec patience, classés méthodiquement et étiquetés. Le titre officiel de ce musée est : *Exposition rétrospective du travail et des sciences anthropologiques* ; adoptons un titre plus court : *Histoire du travail*.

On y a fait figurer les outils primitifs de l'homme, ses essais rudimentaires de mécanismes, l'œuf de nos machines modernes, les humbles ressources, et pourtant déjà admirables, des anciens artisans, les vieux métiers des tisseurs, les presses d'où sont sorties les premières pages imprimées, tout ce qui atteste l'effort et le progrès du génie humain.

Pour les engins et machines, les riches collections du Conservatoire des Arts et Métiers, celles de l'Ecole centrale, celles des Ponts et chaussées, etc., ont été mises à contribution. Ce qu'on ne voit pas dans sa réalité, on le voit par des dessins, des peintures ou des modèles réduits.

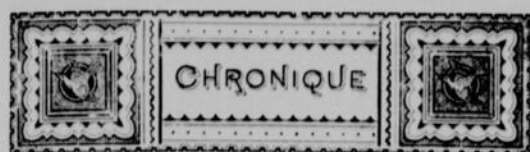
Jetons un coup d'œil sur un carré consacré surtout à l'homme primitif, soit préhistorique, soit sauvage. Au rez-de-chaussée, sous le portique, se voient d'un côté : de vieilles armes, des haches en silex, et de vieilles parures, découvertes en Danemark, pays fécond en trouvailles de ce genre ; de l'autre côté, des poteries celtiques ou gallo-romaines. A ces échantillons, se mêle un peu de Musée Grévin, c'est à dire des mannequins habillés plus ou moins, dans une posture de travail : des potiers gaulois, étrusques, des tisserands égyptiens, un atelier de Chinois. Des groupes de ce genre remplissent même entièrement la cour à ciel ouvert ; on y peut contempler—spectacles purement amusants—les premiers métallurgistes fondant du métal avec des soufflets déjà assez savants (ce qui fait douter que ce soient les premiers) ; les premiers artistes sculptant des os sous un faux rocher ; les premiers constructeurs maçonnant un dolmen ; et des Aztèques, et des nègres de bois ; enfin des Samoyèdes couverts de fourrures se faisant traîner sur une fausse neige par un renne immobile. Il n'y a point de mal à ces sortes de tableaux vivants postiches. Quoique cela ne bouge pas, cela anime, et c'est très regardé.

Voici maintenant les arts Libéraux proprement dits.—C'est là qu'on a groupé les premiers essais de l'imprimerie, de la gravure, de la photographie, etc. ; les vieilles presses à bras, avec lesquelles on aime à se représenter Gutenberg reproduisant une bible ; divers procédés de sculpture, divers moules remplissent une partie de ce pavillon ; les vieux instruments de musique y ont aussi leur place ; que n'a-t-on pu retrouver de même les vieux instrumentistes pour en jouer ! Juge-t-on de l'effet que produirait un orchestre ressuscité, nous donnant un concert avec ces violes, ces guitares et ces clavecins !

* *L'Exposition aérostatique*, est signalée par un immense ballon gonflé qui plane sous la coupole, et mérite d'être vue. On y a rassemblé quantité d'estampes et de peintures représentant les expériences et les accidents célèbres ou donnant le portrait des navigateurs aériens ; on y fait figurer des objets, assiettes, éventails, chaudrons, pendules même, qui témoignent, par leurs emblèmes, de l'enthousiasme causé par les premières ascensions de Montgolfier, de Pilastre de Rosier ou du physicien Charles.

P. Colonnier

Tous les gouvernements sont bons lorsqu'ils sont honnêtes ; mais presque tous ont une origine qui leur interdit l'honnêteté.—G.-M.-VALTOUR.



DEVELOPPEMENT INTELLECTUEL ET PROFESSIONNEL
CHEZ LES FEMMES

Une question des plus importantes, se présente souvent à ma pensée, et il me semble utile de vous la présenter et de l'analyser avec vous.

Nous sommes à une époque de fluctuations continues dans les fortunes et les positions.

Les jeux de bourse, auxquels on se laisse, hélas ! trop souvent entraîner ; les spéculations hasardeuses du commerce, tout cela apporte chaque jour, dans les positions qui paraissent les mieux assises, des perturbations auxquelles nul de nous n'est certain d'échapper.

Les hommes n'ont pas besoin de s'en préoccuper beaucoup. Dès leurs premières années, à peine savent-ils se tenir sur leurs jambes et balbutier leurs premières lettres, que l'on pense à la position qui leur sera faite par une éducation universitaire, commerciale ou industrielle.

On développe leur intelligence dans ce sens ; et le jour venu où ils doivent ouvrir leurs ailes, elles ont acquis la force de les soutenir, et ils peuvent se lancer dans la vie, avec la certitude de s'y créer leur place et d'y être quelque chose. L'on n'a malheureusement pas la même prévoyance pour les jeunes filles.

Dans les positions aisées, lorsqu'elles ont acquis quelques connaissances, presque toujours superficielles, qu'on leur a appris à tenir un crayon pour faire un croquis, ou à jouer du piano d'une façon agréable, on déclare leur éducation terminée et on les lance ainsi dans la vie dans l'attente d'un mari.

Dans les positions plus modestes, on se préoccupe moins encore du développement intellectuel des jeunes filles. Lorsqu'elles ont appris un peu la grammaire et les premiers éléments littéraires qui consistent à savoir lire, écrire, un peu calculer, on pense en avoir fini avec elles, et qu'elles n'ont plus qu'à s'occuper du ménage, auquel quelques-unes s'adonnent tout entières, sans autre souci de leur avenir.

Je suis certes bien loin de blâmer les goûts et les occupations pratiques ; je les approuve et les crois même très nécessaires au bonheur de la famille ; mais ils sont loin de constituer toute la valeur de la femme.

Elle a d'autres aptitudes, et il doit y avoir un autre appel à son intelligence et à ses capacités.

Je résumerai ma pensée en disant que je crois juste et nécessaire de développer, chez tous les enfants, à quelque sexe qu'ils appartiennent, un goût, qui se prononce toujours par une profession quelconque.

Toutes les femmes peut-être n'auront pas besoin de l'utiliser, mais toutes au moins seront ainsi prémunies contre la mauvaise fortune qui peut les atteindre.

Est-ce qu'il n'est pas affreusement triste de penser que l'on n'est rien, que l'on ne peut rien par soi-même ! Et ne doit-on pas courber la tête avec une sorte de confusion en se disant que, sans un appui que les événements et la lutte pour la vie peuvent nous enlever, on ne saurait faire un seul pas sans broncher ou tomber malheureusement sur la route. La femme qui réfléchit, et toutes doivent le faire en présence d'un avenir inconnu, ne pourra s'empêcher de comprendre qu'il y a là, devant elle, une route où elle arrivera et marchera peut-être d'abord hésitante et malheureuse, mais elle s'y affermira peu à peu dès que l'horizon, en s'éclairant pour elle, lui en aura montré les sentiers, ou croissant moins d'épines que dans ceux parcourus par la femme désœuvrée.—Et son pas y deviendra solide et affermi quand elle aura compris l'immense satisfaction que donne la conviction d'une valeur personnelle qui dispense d'attendre l'aide, qui ne vient pas toujours.—Bien plus encore, son esprit, occupé, n'ira pas chercher dans des questions oiseuses ou futiles une distraction sans but et sans utilité.

Ce qui ne conduit pas au bien conduit toujours

au mal, nous dit un ancien axiome dont nous devrions toujours nous souvenir, et nous devons considérer comme l'un des plus grands maux la tendance à la calomnie. C'est la pente fatale à laquelle aucune n'échappe.

Ces réflexions préliminaires, auxquelles je vous convie en les faisant avec vous pour vous en montrer la nécessité, nous conduiront tout naturellement à étudier, dans une autre causerie, quelles sont les professions diverses auxquelles peuvent s'adonner les femmes, pour se rendre utiles à elles-mêmes et à la société, qui est en droit de leur demander et d'attendre d'elles un juste retour pour les bienfaits qu'elles en reçoivent pendant leur existence tout entière.

CATHERINE PARR.

REVUE GENERALE

L'armée française.—La revue du 14 juillet.—Développement de l'éducation militaire en France.

* * La France veut la paix, mais elle la veut avec honneur. Jamais elle ne permettra à personne, fût-elle même l'empereur d'Allemagne, d'insulter l'étendard national. Notre ancienne mère-patrie tend la main à tous les opprimés dans le moment, ainsi qu'elle l'a fait dans le passé. Et si les pays qui l'entourent n'étaient pas si oublieux, elle ne compterait pas un ennemi chez ses voisins, car elle les a tous défendus à certaines époques de l'histoire. Malheureusement, la reconnaissance des peuples, de même que celle des individus, n'existent pas ici-bas.

C'est afin de se protéger contre toute attaque du dehors et avec aucune pensée d'agression, que la France travaille depuis 1870, au relèvement de son armée glorieusement vaincue pendant la campagne franco-prussienne.

La France est maintenant prête au combat. Son armée est forte et bien disciplinée ; l'éducation militaire de ses chefs est à la hauteur des hautes charges qu'ils remplissent. Et pour s'en convaincre, les étrangers de passage à Paris n'ont eu qu'à se rendre à Longchamps, le 14 juillet dernier, pour assister à la grande revue.

Ici, nous empruntons à un écrivain français le récit de cette grande revue, récit que nous abrègerons vu que l'espace à notre disposition n'est pas assez considérable pour le reproduire en entier.

« Le clou de la revue, dit cet écrivain, s'il m'est permis en matière aussi grave, de me servir d'un mot d'argot parisien, le clou de la revue, c'est le défilé. L'état-major est venu se placer en avant de la tribune présidentielle. Le silence se fait, tous les yeux sont tournés vers la droite de la piste d'arrivée du champ de courses où s'est massée la forêt de baïonnettes. On attend ; soudain un commandement se fait entendre, et la masse s'élançait d'un pas régulier dont la cadence est marquée par les clairons et les tambours. Le général commandant en chef, parvenu à la hauteur de la tribune du chef de l'Etat, salue de l'épée, et les braves éclatent. Ces braves saluent le bataillon de Saint-Cyr, le bataillon de l'Espoir, le premier bataillon de France, qui passe jeune et fier, heureux de la vie qui s'ouvre devant lui. Vient ensuite la garde de Paris, vieille troupe, chère aux Parisiens dont elle assure la tranquillité, suivie du génie, corps savant et guerrier tout à la fois, portant sur son drapeau les noms glorieux de Dantzich, de Saragosse et de Sébastopol.

« Voici les chasseurs à pied, vifs et alertes, populaires entre tous, les petits *châtreaux*, comme les appelle le gamin de Paris. Il y a peut-être un peu d'affectation dans l'allure saccadée de quelques uns. N'importe ! on aime cela, et les braves redoublent à leur aspect. Après eux, défile la ligne, la force et la moelle de l'armée. Applaudissez, public des tribunes et masses populaires pressées autour de l'enceinte du champ de courses...

« C'est à eux que nous devons nos prochaines victoires, car il n'y a victoire que lorsque l'infanterie a pris pied sur les positions de l'ennemi. L'artillerie prépare la victoire, la cavalerie la complète, l'infanterie la décide. Applaudissez donc, gens des tribunes et de la plaine. Et de fait on applaudit, mais on se lasse de toutes choses et en particulier de celles qui durent trop longtemps. On est venu pour jouir d'un spectacle, et la première condition d'un spectacle c'est la variété. Or, pour le gros du public, rien ne ressemble au défilé d'un régiment d'infanterie comme le défilé d'un autre régiment d'infanterie ; aussi plus d'un spectateur se demande si cela ne finira pas bientôt et si la forêt mouvante des baïonnettes sortira toujours inépuisable des profondeurs du torrent.

« Patience ! cela finit. Feu à peu, à partir de la droite, la piste se dégage des pantalons rouges et montre son herbe verte : toute la ligne devient libre ; rien pour un moment ne passe plus devant les tribunes. C'est l'artillerie qui prend du champ. Les trompettes font entendre la marche accompagnée par un roulement sourd de tonnerre. Le tonnerre grossit et se rapproche avec des tintements de ferrures et des cliquetis de chaînes. Au grand trot des attelages les canons passent alignés comme au cordeau ; à leur tonnerre répond un tonnerre de braves. Parmi ceux qui applaudissent il y a des naïfs qui voient dans l'alignement des canons un gage assuré de la revanche ; d'autres plus inconscients et mieux dans le vrai se complaisent dans l'idée de la puissance de cette artillerie dont le matériel est supérieur à celui de toutes les autres armées, dont le personnel semble si bien dans la main de ses chefs. Et tous applaudissent le tonnerre roulant.

« Viendront ensuite les chasseurs à cheval, contenant

avec peine dans l'alignement leurs petits chevaux pleins d'ardeur, énérvés par l'immobilité d'une attente. Mais certes, les chasseurs d'Auguste Colbert et de Montbrun n'étaient pas mieux alignés à Iéna, à Wagram, à Fuenta de Onoro, lorsqu'ils brisaient la résistance des carrés anglais ou prussiens et dispersaient les escadrons de la cavalerie autrichienne. Puis nous verrons les dragons. Ah ! ce ne sont pas les rudes dragons d'Espagne, avec leurs longues lames de Tolède, leurs figures bronzées par cinq années de soleil d'Andalousie et d'Estramadure, leurs habits taillés dans la bure des moines. Ceux-ci d'années et de service sont tant soit peu plus jeunes, mais ils sont tous prêts à soutenir les traditions de Zinsheim, de Steinkerque, d'Austerlitz, de Medelin, de Navgis, etc. Enfin, ajoute le même écrivain, voilà les cuirassiers, et les braves éclatent plus vifs que jamais à l'aspect de ces *gros frères*, colosses bardés d'acier, dont le galop réveille la légende d'Eylan, d'Essling, etc.

Vous demandez des applaudissements à l'armée française, cher confrère, eh bien ! j'applaudis des deux mains à son relèvement, à son succès, à ses victoires futures. Puissent mes humbles braves être entendus par delà les vagues de l'Atlantique, au sein de la mère-patrie.

G. H. Dumont

Septembre 1884

NOTES HISTORIQUES

Le premier numéro du *CRITIC*, de Montréal, a paru en février 1887. Rédacteur, Wm Street.

Le lieutenant GREELY, voyageur au pôle Nord, visita Montréal le 28 août 1884.

L'abbé Démétrius LÉVÊQUE, sulpicien, est décédé à la Rivière-Ouelle le 21 juillet 1884, à l'âge de trente-huit ans.

Après la capitulation de MONTRÉAL, le général Amherst nomma des officiers pour représenter les Anglais dans Québec, Trois-Rivières et Montréal ; ces officiers se conduisirent avec tant de modération que les Canadiens commencèrent à prendre confiance en ceux qu'ils redoutaient d'abord. N'étant plus tourmentés par la guerre, ils purent cultiver leurs terres et porter leurs produits sur les marchés et les vendre au prix demandé.

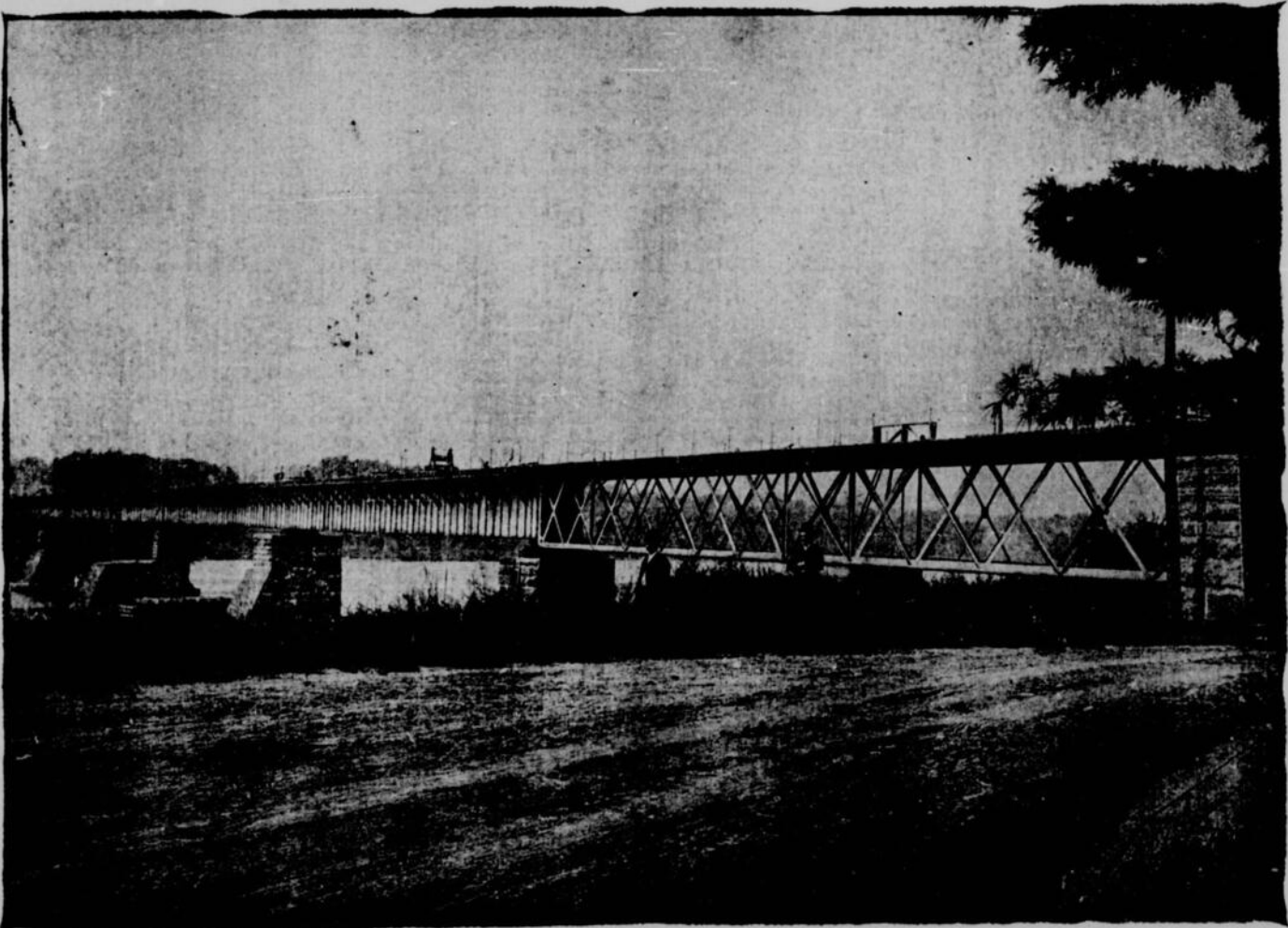
L'hôpital de l'OUEST (Montréal), prend son acte d'incorporation en 1875. Les souscriptions s'élevèrent à au-delà de \$30,000. On acheta le terrain faisant l'encoignure des rues Dorchester et Atwater. A l'une des encoignures, le major Mills a érigé une bâtisse valant \$13,000, donnant l'espace pour cinquante lits ; elle est en pierre. Le reste de l'édifice n'est pas construit ; les directeurs jugeant à propos de remettre la construction jusqu'à ce que le montant nécessaire pour payer les frais soit souscrit. Ce sera un hôpital protestant, mais les catholiques et toutes les nationalités y auront accès. M. Benaiah Gibb, décédé, a donné \$2,000 ; et M. W. Workman, le président du comité de l'hôpital, a légué par son testament \$5,000.

Avant 1852, le MAIRE de Montréal était nommé par le gouvernement ou choisi par le conseil. Depuis, ils ont été élus par le peuple. Voici les noms des maires depuis cette date. 1852 : Charles Wilson, par acclamation ; 1853 : le même, majorité 1,545 ; 1854 : Wilfrid Nelson, majorité 69 ; 1855 : le même, par acclamation ; 1856 : Henry Starnes, par acclamation ; 1857 : le même, par acclamation ; 1858 : C. S. Rodier, majorité, 803 ; 1859 : le même par acclamation ; 1860 : le même, majorité, 24 ; 1861 : le même, majorité, 531 ; 1862 : J.-L. Beaudry, majorité, 332 ; 1863 : le même, par accl. ; 1864 : le même, par accl. ; 1865, le même, majorité, 604 ; 1866 : H. Starnes, déjà cité, par accl. ; 1867 : le même, par accl. ; 1868 : W. Workman, majorité, 1262 ; 1869 : le même, par accl. ; 1870 : le même, par accl. ; 1871 : J.-C. Coursol, par accl. ; 1872 : le même, par accl. ; 1873 : Frs Cassidy, par accl. ; 1874 : A. Barnard, majorité, 2,343 ; 1875 : W. Hingston, majorité, 4,395 ; 1876 : le même, par accl. ; 1877 : J.-L. Beaudry, déjà cité, majorité, 1,968 ; 1878 : le même par accl. ; 1879 : S. Rivard, majorité, 290 ; 1880 : le même, par accl. ; 1881 : J.-L. Beaudry, déjà cité, majorité, 230 ; 1882 : le même, majorité, 905 ; 1883 : le même, majorité, 212 ; 1884 : le même, majorité, 265 ; 1885 : H. Beaugrand, majorité, 399 ; 1886 : le même, majorité, 1,962 ; 1887 : J.-J.-C. Abbott, majorité, 1,788 ; 1888 : le même, par accl. ; 1889 : J. Grenier, par acclamation.



A. J. LALANDE J. LALANDE R. SMITH W. TROUDE T. CARDIFF C. KUHN F. P. LONEY N. STEPHENS N. LAMOUREUX D. KUHN
 I. WALTON P. MCKEOWN E. A. DUMAS J. J. MCCLURE A. BRAZEAU

PREMIER PIQUE-NIQUE ANNUEL DES LITHOGRAPHES DE MONTRÉAL—LES MEMBRES DU COMITÉ



CANADA. — VUE DU PONT DE BELCEIL
 Photographies par la Canada Bank Note Co. — Gravures par Armstrong

M. W. CHAPMAN

W. Chapman, dont nous publions aujourd'hui le portrait, est un poète dont s'honore depuis longtemps la province de Québec.

Au moment où les voix les plus autorisées de la vieille France, comme François Coppée et Leconte de Lisle, applaudissent à ses succès et se joignent à nous, jusqu'à un certain point, pour acclamer les *Feuilles d'Erable*, splendide petit volume actuellement sous presse et destiné à consacrer définitivement la réputation de l'auteur, nous nous faisons un devoir de présenter et faire connaître au public une des sommités de notre monde littéraire.

Chapman est né à Saint-François de la Beauce, à cinquante-deux milles de Québec, il y a maintenant trente-huit ans.

Son père est encore vivant et a fait un commerce considérable, que l'âge et des revers de fortune l'ont forcé d'abandonner depuis quelques années. Le capitaine Chapman est Anglais de naissance, et avait pour aïeul un sous-officier de l'armée anglaise, né à Warwick, Angleterre, qui prit part à la bataille de Waterloo et vint au Canada en qualité de secrétaire particulier de l'administrateur du pays, lord Provost.

La mère de Chapman, dont les ancêtres venaient de Blois, France, était Caroline Angers, morte il y a bientôt trois ans. C'était la sœur de feu François Réal Angers, avocat et littérateur distingué, père de l'honorable Auguste Réal Angers, lieutenant-gouverneur actuel de la province de Québec.

Chapman, notre poète, n'a jamais fait partie d'une nombreuse famille. Il n'avait qu'un frère, Robert, dont les aptitudes commerciales contrastaient singulièrement avec l'aversion que William ne se gênait jamais d'afficher pour les affaires mercantiles. Robert était de sept ans plus âgé que William ; il rendait des services au comptoir. Notre futur poète s'amusa alors avec son ami, Thomas Fortin, devenu depuis le digne associé d'un avocat éminent de Montréal, M. Robidoux.

Le maître d'école du village avait l'habitude de dire : "Chapman et Fortin ont du talent, mais ils me donnent, à eux seuls, plus de trouble que tous mes autres élèves ensemble."

Chapman et Fortin étaient élevés porte à porte et passaient leur temps, après les heures d'école, à courir les ruisseaux et les bois avec des flèches, dont ils faisaient la terreur des oiseaux—c'est ainsi que se conduisent les poètes enfants à l'égard des favoris de leur muse—bâtissant, avec la glaise et le galet du rivage, des fortresses et des châteaux, sur la rivière Chaudière, y lançant des flottes de petits bateaux dont les voiles avaient tout au plus la consistance du papier sur lequel nous écrivons, prêts à tous les petits tours, à toutes les escapades enfantines qui mettent parfois le désespoir dans l'âme des mères.

Chapman nous déclarait, l'autre jour, qu'il est encore aujourd'hui amoureux fou de la chasse et de la pêche.

Le père de Chapman, homme pratique, mais pardessus tout intelligent et bon père de famille, garda Robert au magasin et envoya William au collège.

C'est en 1863 que Chapman entra au collège de Lévis pour y faire ses études classiques.

Il y était depuis trois ans lorsqu'un événement pénible vint lui briser le cœur et influencer considérablement sur son avenir : son frère Robert mourut des fièvres typhoïdes.

Le père qui, jusque-là, avait compté sur son pauvre Robert pour son commerce, et dont il avait

fait son associé, jeta les yeux sur le petit élève du collège de Lévis, devenu son fils unique. Il le retira du cours classique et le mit au cours commercial.

Ce cours commercial—heureusement ou malheureusement pour Chapman—comprendait un petit cours de littérature. Inutile de dire que si notre pauvre déporté ne brilla pas comme bien d'autres, en arithmétique et en études purement positives, la petite classe de littérature lui fournit l'occasion de se faire de suite la réputation d'un *garçon de talent*. Achille Fréchette suivait alors le cours classique. Il aborde un jour Chapman avec une poésie de son frère Louis, *L'Iroquoise du lac Saint-Pierre*, poésie qui non-seulement parle à l'intelligence du jeune homme, mais lui va droit au cœur. Chapman lisait pour la première fois une pièce de vers français. L'étudiant en arithmétique s'écrie tout à coup en lui-même : "Moi aussi je serai poète." Vous pouvez penser que la science alla, comme on dit vulgairement, chez le diable. Notre arithméticien manqué se mit à rimer en plein col-

Au lieu d'étudier le code et nos statuts, le clerc notaire se mit à rimer et à envoyer ses vers aux journaux, sans qu'il eût jamais la satisfaction de se voir imprimé. Il ne se rebuta pas. A peine une pièce était-elle au panier qu'une autre était sur le métier.

Enfin, la *Revue Canadienne*, alors sous la direction de M. Joseph Tassé, daigna publier de lui une petite pièce intitulée : *Reste toujours enfant !*

En se lisant dans la *Revue*, l'auteur faillit mourir de joie. Il y publia un grand nombre d'autres poésies. *L'Opinion Publique*, à son tour, lui ouvrit ses colonnes, et notre poète eut enfin la satisfaction de recevoir des lettres de félicitation de l'abbé Casgrain et de Fréchette.

On se rappelle le concours de poésie de l'Université-Laval, en 1873. Chapman y soumit *l'Algonquien*, qui lui valut une mention honorable. Le rapport du jury déclara que la pièce aurait remporté une médaille si le poète eût été plus orthodoxe. Il paraît qu'il aurait involontairement blessé le sentiment religieux en faisant lutter corps à corps une sauvagesse avec un prêtre.

Pendant qu'il composait *l'Algonquien* il suivait ou était sensé suivre les cours de l'Université Laval.

Là encore, au lieu d'étudier, il faisait des vers et, soit dit entre nous, bien d'autres choses encore. La vie d'étudiant, dans tout ce qu'elle a de frivole, mais de dangereux pour un jeune homme, où le cœur et l'imagination cherchent constamment à prendre le dessus sur le gros bon sens, fut pour lui un écueil. Les examens arrivèrent, et il *bloqua* sur toute la ligne.

Il fallut bien revenir alors aux bons sentiments. Nouvel enfant prodige, il retourne à la maison paternelle, où son vieux père le reçoit à bras ouverts et lui offre, après le festin du veau gras, une société commerciale qui lui permet de se remettre à rimer, tout en mesurant de la mélasse et de la dentelle.

Chapman publiait enfin, en 1876, un volume de poésies intitulé "Les Québécoises". Ceux qui se trouvent tant soit peu mêlés au mouvement littéraire savent que ce premier essai eut un succès marqué, et que François Coppée écrivit alors au poète canadien une longue lettre de félicitation que nos journaux publièrent.

Cette lettre était des plus flatteuses. Nous aimerions, en vérité, à la reproduire, mais le cadre de cette notice ne nous le permet pas.

On exploitait à cette époque les mines d'or de la Beauce.

La fièvre y régnait. Chapman, non content de traîner avec lui les muses derrière son comptoir, se prit un bon jour de la soif de l'or. Il s'associa un certain nombre de mineurs, et

eut quelques succès entremêlés de revers. On nous dit même que le poète s'oublia un jour jusqu'à prendre le pic et la pelle pour s'enfoncer dans un puits et y chercher le précieux métal.

Un de ses bons amis, le Dr Morissette, de Ste-Hénédine, comté de Dorchester, homme de cœur et d'esprit, lui adressa alors le beau sonnet que voici :

Est-ce vrai qu'attristé, comme un millionnaire,
Tu te plais à marcher dans les sentiers de l'or,
Et que ton œil sourit, quand le bras mercenaire
Découvre à tes regards le précieux trésor ?

Comment, toi, l'un des fils de cette race fière
Qui meurt sur le grabat, tu daignerais encor
Sourire à la fortune, à cette fee altière
Qui torture les tiens jusqu'à leur lit de mort ?

Le poète, tu sais, ne vit que d'espérance ;
Tous ses rêves deus le font riche en souffrance ;
C'est la son lot sur terre, et c'est un lot sacré,

Souviens-toi que Musset, dans sa longue agonie,
Avant de rendre à Dieu son immortel génie,
A dit ces mots : " Il me reste d'avoir pleuré ! "



M. W. CHAPMAN

Photographie Notman Gravure par Armstrong

lège, au grand scandale de quelques-uns, à la grande admiration du grand nombre qui lui disaient à tout propos : " Ouah ! tu n'as jamais écrit ce que tu nous montres."

Tout de même, Chapman écrivait en rêvassant dans un coin, seul ou avec un ami. Il n'en avait jamais plus d'un.

Le moment arriva où il fallut sortir du collège. Le cours... le fameux cours commercial, était fini.

Que faire ?

Dans le pays où nous vivons, il faut faire quelque chose, mais il n'est pas toujours facile d'y vivre sans adopter des mesures de rigueur et quelquefois incompatibles avec l'éducation qu'on y a prise.

Au lieu de se faire commis-marchand, Chapman se fit clerc notaire, et en cela nous l'approuvons, car l'aridité des études légales, plus encore que celle des études commerciales, lui fit comprendre sa vocation et l'entraîna naturellement dans le mouvement littéraire.

Malgré tout, Chapman aimait son métier. Il ne songeait qu'à l'exploitation de ses *claims*, et fit en particulier deux spéculations dont les profits le consolèrent pour quelque temps de bien des déboires.

Cela ne dura pas. La débandade générale arriva, et le père, devenu vieux, ne put surnager avec son fils, devenu tour à tour marchand, mineur et spéculateur, et, . . . hélas ! resté poète.

Jetons ici un voile sur le tableau.

Cependant, le gouvernement Chapleau vit en Chapman un homme renseigné sur les mines d'or de la Beauce, un géologue en état de rendre certains services, et pouvant faire un rapport dans un style irréprochable. Il lui fit faire, sur les mines, une petite brochure dont l'honorable M. Flynn le félicita en pleine chambre, sans compter qu'on l'indemnisait assez *grassement*, ce qui lui permit de faire soi-disant bombance pour quelque temps, et de voir à son avenir.

Nous le voyons à Montréal en 1883, attaché à la rédaction de la *Patrie*. Il y fit naturellement des vers, — tous les poètes en sont là, — mais le journal de M. Beaugrand eut de lui des articles et des chroniques qui firent sensation, et M. L.-O. David, qui est un excellent juge en littérature, reproduit, avec éloges, dans ses *Patriotes de 1837*, un article que Chapman publia dans la *Patrie*.

A cette époque, les citoyens de Montréal donnèrent à un député français, de passage au Canada, un grand banquet. Chapman y déclama une pièce de vers, la *France*, qui y fut vivement applaudie.

Au banquet donné le 15 mai 1884 par le Club national, il lut un poème patriotique, la *Mère et l'Enfant*, qui lui valut une véritable ovation, et Fréchette quitta son siège pour le féliciter.

Quelque temps après ce banquet, il quitta la *Patrie* pour aller aux Etats Unis afin d'y chercher de l'emploi dans le journalisme. N'ayant pu se caser, il revint à Montréal et entra à la *Minerve* où il est encore actuellement.

Il a publié dans ce journal des vers et de la prose qui ont contribué à le faire connaître d'une manière plus complète, entre autres, un article sur la vallée du lac Saint-Jean.

Il y a trois ans, la *Revue artistique et littéraire*, de Paris, alors sous la direction de M. Charles Fuster, a reproduit avec beaucoup de compliments un sonnet qu'il avait adressé à notre sculpteur canadien, Philippe Hébert.

Dans ses loisirs, Chapman a écrit les *Feuilles d'Erable*, qui vont paraître dans quelques jours.

Depuis deux ans il a beaucoup travaillé, et ses dernières productions poétiques accusent un progrès immense.

Le vers de Chapman coule de source, chez lui la pensée est toujours belle, le souffle de l'inspiration large et puissant.

Il a de l'envergure, comme on dit en terme du métier.

Il est amoureux de la forme et des rimes riches. Il est à la fois de l'école de Victor Hugo et de celle de Leconte de Lisle, et ses *Feuilles d'Erable* ne peuvent manquer d'en faire une de nos gloires nationales.

Il vient de recevoir du plus grand poète de la France une lettre bien propre à l'encourager.

Benjamin Sulte a voulu se faire l'écho de Leconte de Lisle, et lui a adressé récemment un superbe sonnet.

Comme on l'a vu, Chapman n'a jamais été dans sa sphère, et la nécessité a dû souvent lui couper les ailes.

Le gouvernement d'Ottawa ou celui de Québec, qui a l'habitude de protéger la littérature, devrait lui tendre la main et lui donner un emploi qui pût lui permettre de cultiver librement ses talents.

En donnant une situation à Chapman, nos gouvernants feraient acte de justice et plairaient à tout le monde, car notre poète montréalais à toutes les sympathies du public.

Le pauvre qui s'enrichit ne fait que changer de misère.

La charrue, en traçant le premier sillon, a creusé les fondements de la société. Ce n'est pas seulement du blé qui sort de la terre labourée, c'est une civilisation toute entière.—LAMARTINE.



SOUVENIR DE PROMENADE

De ton onde silencieuse,
O poétique Saint-François,
Tu charmes ces lieux qu'autrefois
Couvraient des forêts spacieuses.

Oh ! j'aime à glisser sur tes eaux,
Surtout quand la nuit de ses voiles
A couvert les champs, les côtesaux,
Et qu'au ciel brillent mille étoiles,

Et que de ses pâles rayons
La lune argente les vallons,
J'aime cette tendre verdure
Qui charme sans cesse nos yeux.

Ces champs, ces bocages joyeux
Où toujours le zéphyr murmure :
J'aime ces bois où les oiseaux
Font entendre de doux ramages.

Des chants variés et nouveaux !
J'aime ces riants paysages
Cette chapelle aux murs vieillis,
Toujours chère aux Abenakis.

Paul Durand

Pierreville, août 1889.

CHANSONS CANADIENNES

Quelques écrivains plus autorisés que nous, parmi lesquels nous mentionnerons MM. F.-A.-H. Larue et Ernest Gagnon, ont déjà parlé suffisamment des chansons canadiennes pour nous dispenser de discourir sur le sujet.

Les littérateurs déjà cités ont, dans des travaux considérables, tiré et préservé de l'oubli nombre de chansons. Ils ont fait là une œuvre méritoire aux yeux des patriotes, des bouquineurs et des *bouquineuses*.

Sans doute, dans ces travaux qui embrassaient pour ainsi dire l'histoire générale de ces chansons, ils n'ont pu donner toutes celles qui étaient en vogue, il leur a fallu s'arrêter aux principales. Cependant, il en est plusieurs de celles ayant été laissées de côté ou n'étant pas connues qui possèdent un certain charme, une saveur de terroir qui n'est pas à dédaigner.

Ce que voyant, nous avons fait comme le glaneur qui passe dans le champ après le moissonneur, ramassant les épis oubliés.

Les trois chansons suivantes viennent de la même partie du pays (le Haut-Canada). La première, entendue à Ottawa, est une de ces nombreuses chansons de voyageurs dont le rythme est lent et monotone. Les paroles ne sont pas extraordinairement poétiques, non plus les pensées, mais elles caractérisent certaines idées familières à cette classe :

Et tous les cooks sont des damnés (*bis*)
Y font des beign' on n'en mang' pas.

Refrain

Bardi bardagne
Bardi barda,
Laissez passer les raftman } *bis*
Bon bardi bardagne }
Bon bar dagne.

Et jusqu'à la m'nass' qui mont' dans l'bois (*bis*)
Et pis nous autr' on n'y va pas.

Refrain

Et tant d'amants qui s'font l'amour (*bis*)
Et pis nous autr' on s'la fait pas.

Refrain

Celle-ci nous a été dite par une jeune campagnarde dans le comté d'Ottawa. Elle est très répandue là bas, surtout parmi le beau sexe. C'est le mariage d'un vieux garçon avec une fillette. Celui-là que l'âge a rendu très prudent fait toutes les recommandations nécessaires à sa très jeune femme. Ecoutez :

C'est un bon jour, Céline se marie,
Elle prend un homme de quatre-vingt-quinze ans,
Mais Céline . . . Ell' n'avait que quinze ans.

Il la prend par la main, il la mèn-t à l'église (*bis*)
—Tiens Céline ! tes parents, tes amis,
Ma Céline . . . en sont tous réjouis.

Il la prend par la main, il la mèn-t à la voiture (*bis*)
—Marche Carillon ! tout droit à la maison,
Marche Carillon . . . que nous soumu' plus garçon.

Il la prend par la main, il la mèn-t à la table (*bis*)
—Mange Céline ! mais ménag' bien tes dents,
Ma Céline . . . ils dur'ront plus longtemps.

Il la prend par la main, il la mèn-t à la danse (*bis*)
—Danse Céline ! mais fait bien tous tes pas
Ma Céline . . . mais te fatigue pas.

La suivante, nous l'avons entendue dans le comté de Prescott, par un jeune homme—un amoureux peut-être.

Le crépuscule suivait le coucher du soleil et deux gros chevaux, d'un pas tranquille et lent, promenaient sur sa charge de foin ce fils de cultivateur, pendant qu'il lançait en notes vibrantes, aux échos qui se préparaient au sommeil, cet air gai et sautillant. (A part le refrain, c'est une variante de : *Fendez le bois, chauffez le four*, des *Chansons populaires du Canada*, de E. Gagnon).

J'aimons les filles
Ça m'chiffonne
Ça m'taponne
J'aimons les filles
Ça m'chiffonnera.

Derrière chez nous il y a un champ de pois (*bis*)
J'en r'eueillai deux j'en mangeai trois.

Refrain : Laiss' ça là
Touch' zi pas
Mouman veut pas.
J'aimons les filles
Ça m'chiffonne, etc.

J'en r'eueillai deux j'en mangeai trois (*bis*)
Tous mes parents venaient m'y voir.

Refrain : Laiss' ça là, etc.

Tous mes parents venaient m'y voir (*bis*)
Celle que j'aime ne vient pas.

Refrain : Laiss' ça là, etc.

Celle que j'aime ne vient pas (*bis*)
Je l'aperçois venir là-bas.

Refrain : Laiss' ça là
Touch' zi pas
Mouman veut pas.
J'aimons les filles
Ça m'chiffonne
Ça m'taponne
J'aimons les filles
Ça m'chiffonnera.

J'en ai encore quelques autres que je vous donnerai tôt ou tard.

En attendant, au revoir.

E. J. Massicotte

ÉTYMOLOGIES

MONTMORENCY

En l'honneur de Henri II, duc de Montmorency, vice-roi de la Nouvelle France.

LÉVIS

En l'honneur du duc Ventadour de Lévis, vice-roi de la Nouvelle France, et non en l'honneur du chevalier de Lévis, ainsi que le prétendent quelques étymologistes.

RIVIÈRE-OUELLE

On croit généralement que ce nom lui a été donné en souvenir de M. Ouel, contrôleur général des salines de Brouage, membre de la Compagnie des Cent-Associés et syndic des récoltes au Canada. Quelques-uns prétendent que le mot Ouelle est d'extradition sauvage et qu'il signifie *anguille*. Ce qui donne une certaine autorité à cette opinion, c'est que la rivière Ouelle ressemble à une anguille par les nombreux détours qu'elle fait avant de se jeter dans le Saint-Laurent. HECTOR SERVADEZ.



AU COIN DE L'ATRE

A DEUX AMIES D'OTTAWA

Retournons encor vers la Capitale,
Allons y rêver d'ivresse et d'amour ;
Allons y chanter l'hymne matinale
Que savent priser les vierges du jour.

Je voudrais parler ; laissez moi redire
Le charme enivrant du temps qui n'est plus ;
Jours trop tôt enfuis, inspirez ma lyre,
Soyez de mon cœur les tendres élus.

Que j'aime à songer, seul, au coin de l'âtre,
A vos chers plaisirs, à vos gais refrains,
Aux discours ardents où l'amour folâtre
Recouvrait d'azur des jours trop lointains.

O bel Ottawa ! que je te regrette,
Avec tes attraits toujours émouvants,
Dont la jeune fille à mine coquette
Sait s'approprier les joyeux accents.

Oh ! j'en ai connu de tes jeunes filles,
Aux yeux bien plus noirs que ceux des houris,
Qui, rêvant jadis au sein des charmillles,
Faisaient de la terre un vrai paradis.

Et je me croyais, quand j'étais près d'elles,
Porte vers l'azur d'un ciel tout nouveau,
Tant leurs beaux regards me donnaient des ailes
Et pour le bonheur me portaient bien haut.

Hélas ! aujourd'hui, je n'ai plus d'ivresse,
Si ce n'est, pourtant, leur cher souvenir,
Que, dans mon cœur, je baise et caresse,
Et que pour toujours je voudrais tenir.

C'est que je suis seul, et que la lumière
De leurs yeux d'ébène est loin de mes pas ;
C'est qu'ici pour moi, rien n'est salutaire
Comme étaient leur voix et leurs doux appas.

Je retournerai vers ces belles plages
Où j'ai tant trouvé de paix, de bonheur,
Où les rêves d'or, comme des mirages,
En voilant mes yeux me grisaient le cœur.

J'offre, en attendant, à deux sœurs amies
Ce lointain écho de mes sentiments ;
Daignez agréer, ô vierges chéries,
Et me réserver quelqu'un de vos chants.

St-André d'Argenteuil, septembre 1889.

LORENZO.

NOS GRAVURES

LE PIQUE-NIQUE DES LITHOGRAPHES DE MONTRÉAL

Les employés des ateliers lithographiques du Canada Bank Note Co., Burland & Co., Somerville, Benallack & Co., Sabiston Lithographic & Publishing Co., et Elliot, se sont rendus, le 31 août dernier, au parc Otterburn, à Saint-Hilaire, pour prendre part à un pique-nique organisé spécialement pour eux.

La température, qui était des plus belle, a contribué beaucoup au succès de la fête qui a été des plus joyeuse.

Dans le cours de la journée, différents amusements eurent lieu dans le splendide parc, et les pique-niqueurs sont revenus enchantés de leur excursion.

L'une de nos gravures représente les membres du comité général, et l'autre donne une vue fidèle du pont de Belœil, où eut lieu, il y a quelques années, un terrible accident de chemin de fer. On sait qu'un convoi chargé d'immigrants s'adonna à passer sur le pont au moment où celui-ci était ouvert pour livrer passage à une goëlette, et englutissait un grand nombre de ces malheureux.

Nos remerciements au Canada Bank Note pour l'envoi des photographies.

LE CARDINAL GUILBERT

Un grand deuil pour le clergé français. Grande perte, peut-on dire aussi, pour la chrétienté entière. Le cardinal Guilbert, qui vient de mourir et dont nous publions aujourd'hui le portrait, était l'apôtre le plus éclairé parmi les prélats de notre temps. C'était vraiment "l'homme de bonne foi et de bonne volonté sur la terre." Sa carrière est un exemple. Au début, il fait le bien, comme ministre de la religion, avec simplicité. Il travaille

et médite, il observe et suit la marche de l'humanité. Rien d'intolérant dans son caractère. Il n'impose pas, il persuade. Tel il se montra lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat.

Aimé-Victor-François Guilbert, né en 1812, à Cérisy (France), fut curé de Valognes, puis évêque du Gap en 1867 ; douze ans après, évêque d'Amiens.



LE CARDINAL GUILBERT.
Archevêque de Bordeaux, récemment décédé

Sa nomination à l'archevêché de Bordeaux date de 1883. C'est en avril de la présente année 1889 que, sur la proposition du gouvernement français et à l'encontre de diverses compétitions, il fut élevé à la dignité de cardinal.

Animé d'un esprit très élevé d'indépendance et de justice, le digne prélat ne se faisait point faute de protester contre certaines mesures trop autoritaires de la part du gouvernement républicain dont il soutenait les principes au nom même de la religion chrétienne. Il n'en était que plus estimé. Les grands penseurs, tels que M. Jules Simon, qui l'avait fait nommer officier de la Légion d'honneur, appréciait très haut le cardinal Guilbert dont l'influence était et restera bien utile dans les rapports de l'Eglise et de l'Etat.

BIBLIOGRAPHIE

Les loisirs d'un Homme du Peuple : Le solitaire (légende). — Milton. — Commerce et colonisation. — Notes sur l'Irlande. — Mon premier filleul. — Un souvenir de promenade. — La peine de mort. — Le Canada et le Brésil. — Au Trait d'union. — Simple étude. — L'électricité. — Victor Hugo, par G. A. Dumont. Publié par la librairie Ste-Henriette (G. A. et W. Dumont), 1826, rue Ste-Catherine. Prix : 50 cents.

Nous sommes heureux de pouvoir dire un mot de l'excellent livre que notre collaborateur, M. G. A. Dumont, vient de faire paraître sous le titre ci-dessus.

Comme on a pu le voir, l'auteur traite une foule de sujets très intéressants et très instructifs. Les *Notes sur l'Irlande* nous font connaître les malheurs et les principaux incidents historiques de la Verte-Erin, tandis que *l'Electricité* nous fait assister à toutes les découvertes en cette science. L'étude sur Victor Hugo initie le lecteur à la vie du plus grand des poètes et nous donne plusieurs des meilleures poésies de l'auteur de la *Légende des Siècles*.

Le Solitaire, Milton, Commerce et colonisation, Mon premier filleul, Un souvenir de promenade, la Peine de mort, le Canada et le Brésil, sont des articles qui méritent d'être lus.

Quant au style, nous n'en dirons rien. Nos lecteurs ont déjà dû juger M. Dumont par les nombreux écrits qu'il a publiés dans LE MONDE ILLUSTRÉ.

Nous invitons tous nos lecteurs à se procurer ce livre qui leur fera passer des heures agréables, tout en les instruisant.

CHOSSES ET AUTRES

—A Dundas, Wisconsin, une compagnie s'est formée pour la fabrication de souliers avec de la sciure de bois.

—Les autorités les plus compétentes portent à 10,000,000 de minots au moins le rendement de la récolte de blé, cette année, au Manitoba.

—Brown dit que choisir une femme équivaut à commander un dîner dans un restaurant, à Paris, quand on ne connaît pas le Français. Vous n'aurez peut-être pas ce que vous voulez, mais à coup sûr vous aurez quelque chose.

—Un inventeur américain a fait breveter une machine électrique de famille. Avec cette dernière, on pourra désormais faire la cuisine, repasser le linge, à meilleur marché qu'avec le gaz ou la gazoline. En enlevant les isoloirs, l'électricité sert à chauffer les appartements.

—Abraham Lincoln était le plus grand par la taille de tous les Présidents de la République Américaine ; il mesurait six pieds et quatre pouces de hauteur. Le président actuel, Benj. Harrison, est le plus petit ; sa taille n'étant que de 5 pieds 5 pouces. Mais là, dit l'*Union*, ne s'arrête pas la différence qu'il y a entre les deux présidents.

—M. Philippe Hébert, le sculpteur si connu à Montréal, a reçu la troisième médaille d'honneur, pour ses œuvres à l'Exposition de Paris. Celui qui expose pour la première fois, ne peut obtenir dans les beaux arts plus qu'une troisième médaille. Si, à cela, on ajoute que M. Hébert était un inconnu de tout le jury, on comprendra mieux le prix du témoignage rendu à son talent. M. Hébert est le premier Canadien qui reçoit un pareil honneur à une exposition générale.

—Un nommé Joseph Dailey, de Madison, Indiana, a pris un brevet d'invention pour un procédé de fabrication de sucre d'érable *sans eau d'érable*. Il s'agirait tout simplement d'ajouter un extrait de noyer blanc à un sirop quelconque, en sorte qu'à l'aide de ce procédé, on pourrait faire du sucre du pays, n'importe en quel temps et en quel lieu. L'extrait de noyer s'obtiendrait en infusant le bois ou l'écorce, ou bien en recueillant la sève que l'on mélèrait au sirop.

—Un statisticien français, M. Victor Meunier, vient de démontrer les inconvénients de l'art dentaire au point de vue de la circulation de l'or. Il estime à huit cents kilogrammes environ le poids de l'or caché chaque année par les dentistes américains dans les cavités des dents et dans les pièces de leur prothèse dentaire. Ce qui représente exactement deux millions cinq cents mille francs. Dans trois siècles, on retrouvera ainsi, dit-il, dans les cimetières des Etats-Unis, une valeur de 750 millions de francs, équivalente à celle de la monnaie d'or qui circule aujourd'hui en Amérique ! Il y aurait un moyen d'éviter ce gaspillage. Avant d'enterrer les morts, on devrait leur faire rendre l'argent !

L'IMPOPULARITÉ DES HUISSIERS. — Il y a des professions qui vraiment n'ont pas de chance. Un avocat peut bien être un avocat de mauvaises causes. Cela n'empêche qu'il appartient au barreau et il est sensé défendre la veuve et l'orphelin. Un médecin peut se faire un lucre par des opérations louches et criminelles, qu'importe, il est le disciple d'Esculape. Mais un huissier qui n'est qu'un simple intermédiaire, qui n'aurait jamais eu l'idée de venir vous saisir vos meubles, s'il n'y était contraint par une décision légale, jouit d'une impopularité presque universelle. C'est bête, cependant. C'est absolument comme si vous tombiez à coups de poing sur un facteur, parce qu'il vous apporterait une lettre contenant de mauvaises nouvelles. C'est comme pour les belles-mères. Les blagues sur ceux-là et les couplets sur celles-ci sont la suprême ressource et l'ineffable joie des cerveaux déprimés.

Cela n'a pas plus le sens commun pour les belles-mères que pour les huissiers, car il n'est pas une seule belle-mère qui ne soit mère en même temps, c'est à dire, un ange. Comment la même personne peut-elle être à la fois ange et démon ?

VARIÉTÉS

La scène se passe à Strasbourg, à table d'hôte. Deux Allemands sont assis en face d'un commis voyageur français.

On sert une tête de veau :
—Ya, ya ! fait un choucrout'mann, foilà une tête de Français !
Et ils rient tous deux comme deux brutes. Le voyageur ne bouge pas.
—Passez-moi cette tête, dit le Français, je vais la dépécer.
Il en extirpe, sans mot dire, la cervelle qu'il pose sur une assiette, puis se tournant vers les rieurs :
—Maintenant, reprend-il, c'est une tête d'Allemand !

Un étudiant consulte une diseuse de bonne aventure.
—Vous serez pauvre jusqu'à l'âge de trente ans, lui dit la nécromancienne.
L'étudiant pousse un soupir de satisfaction en songeant à la dernière partie de sa carrière.
—Et après ? demande-t-il.
—Après vos trente ans vous serez accoutumé à l'être.

Une belle-mère, un peu souffrante, a fait venir le médecin.
Après lui avoir tâté le pouls, le docteur lui fait ouvrir la bouche :
—Bien mauvaise langue ! exclama-t-il.
—Oh ! répliqua le gendre, qui est présent, ça ne prouverait pas du tout qu'elle fut malade !

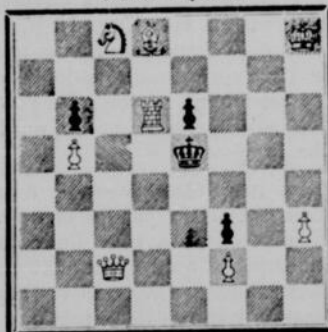
M. de Calinaux n'est pas content. Il a envoyé son domestique faire une commission que ce serviteur fidèle, mais abruti, a faite tout de travers.
—Vous n'avez pas le sens commun, crie M. de Calinaux en fureur.
—Mais monsieur...
—Taisez-vous ! j'aurais dû me rappeler que vous n'êtes qu'un idiot. Quand j'aurai à envoyer un imbécile faire une commission, je n'aurai pas besoin de vous, j'irai bien moi-même.

SOMMAIRE DU "ST-NICOLAS"
du 29 août 1889

Promenade de deux enfants à l'Exposition (Berthe) — La Famille Ratapon (Louise Lacroix) — Le Tueur de Daims (Meryem Cecyl) — Pour la Fête de Maman (Joseph Morin) — Tirelire aux Devinettes.
Illustrations par MM. J. Geoffroy, E. Zier, Gaillard, etc., etc.
Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie.
Abonnement pour le Canada : 18 frs. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

LES ÉCHECS

Composé par M. GARGUILO
Noirs—4 pièces



BLANCS—8 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLÈME QUI A PARU DANS LE

No 259
Blancs. Noirs.
1 D 3e F D 1 Ad libitum
2 Mat selon le coup des Noirs.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No. 523.—FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE
Décomposer la phrase suivante, afin d'en constituer un nom historique célèbre :

O BON PAPA, ON ENTRE LA.

No 524.—ENIGME

Petite perle renfermée
Dans un écrin rose et charmant
Où mainte fois l'heureux amant
Pose sa lèvres bien aimée.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

16509



CE QU'IL FAUT

Un aliment qui contient la plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'aliment, qui s'avale bien et se digère facilement et fait engraisser. C'est un besoin que l'on peut satisfaire pleinement avec

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.
Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

51, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Telephone 1432



SCIENTIFIC AMERICAN
ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N. Y.

ARCHITECTS & BUILDERS
Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year. 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.
In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address
MUNN & CO., Patent Solicitors.
GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

Parfois, de triste renommée,
Vilain, brutal, noir instrument
Broyant, machant avidement
Au service d'une affamée.

Coquet et ravissant bijou
Dans le plus attrayant joujou
Se laissant voir avec adresse.

Affreux et repoussant hibou
Se dérobant, cache sans cesse
Dans un lugubre et sombre trou.

No 525.—CHARADE

Mon Premier des oiseaux est l'heureux apajane
Tes grâces, ton esprit, tes charmes, tout répond
Que tu n'éprouveras jamais de mon Second
Le triste et funeste ravage.
Quant à mon Tout, hélas ! si commun de nos jours,
Dont gémît l'amitié, plus encor les amours,
Il suffira de le connaître
Pour qu'on ne le soit pas ou qu'on cesse de l'être.

SOLUTIONS

No 522.—Le mot est Champignon

AVIS AU MERE.— LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de meres pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mere en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese
MONTREAL
Ses lunches à 25 cents ont des meilleurs à Montreal.

ODILON LAFOND



A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE
26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Pouxmons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P. Q.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montreal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remède au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.